

BERGSVEINN BIRGISSON

DU TEMPS QU'IL FAIT

roman traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson



Gaïa

Illustration de couverture : © Andrew Bannecker

Titre original :

Landslag er aldrei asnalegt

Éditeur original :

Bjartur, Reykjavík

© Bergsveinn Birgisson, 2003

© GAÍA, 2020

pour la traduction française

ISBN 978-2-84720-991-4

Bergsveinn Birgisson

Du temps qu'il fait

•••

roman traduit de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson

Gaïa

Pour Helle.

Fjord de Geirmundur – maison de la Coopérative

Monsieur l'Éditeur,

Je soussigné, Sigursteinn Benónýsson, chef du comité cantonal de Hneitisstaðir, vous adresse, ci-joint, un manuscrit ayant pour sujet la vie quotidienne dans notre région du Nord, dans le fjord de Geirmundur.

Mon épouse, Sigurlina Þrastardóttir, et moi-même avons élaboré ce manuscrit à partir du journal intime de Halldór Benjamínsson (Benjamín, son père, était le petit-fils de Bernóðus qui fut le chef de notre canton durant une longue et heureuse période).

Nous avons eu vent des écrits de Halldór depuis longtemps et il n'était pas rare de voir de la lumière tard dans la nuit au foyer des pêcheurs ou bien à la maison de la Société de lecture où il se tenait souvent quand il faisait grand vent et que la météo était mauvaise pour la pêche du lendemain. Il s'est avéré que les écrits de Halldór constituent une source précieuse sur la vie des habitants du fjord de Geirmundur, vie qui s'étirole rapidement, au point d'être en voie d'extinction.

Même si Halldór sait bien raconter, il est quasiment incapable d'orthographier les mots correctement. Je me suis efforcé d'améliorer les choses à cet égard, en pratiquant également quelques coupures. Nous avons en outre ajouté des titres en tête des chapitres pour faciliter au lecteur leur parcours. Je me suis abstenu de corriger l'orthographe de la petite annonce : « On demande une aide-ménagère » afin de donner une idée du texte de Halldór avant les corrections.

Bien que je n'aie pas reçu le don de raconter des histoires, je me suis senti tenu d'ajouter au texte de courts morceaux de complément là où la cohérence faisait défaut, là où le narrateur s'était tu au milieu de son récit. Nous espérons que cela servira à donner une image plus complète de la vie dans nos parages. Halldór fait aussi référence aux sermons de Sólmundur Arnarson, notre pasteur du canton de Hneitisstaðir. Nous avons décidé de clore l'histoire par le dernier qu'il ait prononcé, car ce discours nous a paru en quelque sorte trouver là sa place. [Les passages insérés ont été mis entre crochets, comme la présente phrase.]

Le récit des événements étranges qui ont suivi la disparition de Dufgus n'a nullement été arrangé et nous pouvons témoigner qu'ils ne sont pas sans fondement, pour autant que l'on sache.

On pourrait déduire de cette histoire que notre fjord de Geirmundur n'est qu'un enfer d'intempéries en proie aux hurlements du vent. Il n'en est rien. La vérité est que, par beau temps – qui arrive assurément –, les pêcheurs sortent en mer et n'ont pas le temps d'aller à confesse.

Je m'en remets, pour la suite à donner, entre vos mains avec mes meilleurs vœux.

Bien sincèrement,

Sigursteinn Benónysson

PREMIER JOURNAL INTIME

Où l'on parle du temps et de la jeunesse de Dufgus,
puis de l'arrivée de Dósi

Le meilleur temps, les jours de mer démontée comme maintenant, c'est quand un grand frais souffle de l'ouest dans les hautes sphères et que les nuages filent au-dessus du fjord vers la baie, cachant le soleil de temps à autre, de sorte que des taches illuminées apparaissent çà et là dans la campagne. La lumière n'est pas alors omniprésente comme par ciel dégagé. Entre les éclaircies, il n'y a pas forcément d'averses. Par vent d'ouest bien réussi, les nuages dévalent des montagnes vers la côte et quand le soleil est au zénith, ses rayons se changent en margarine luisante qui dégouline le long des pentes. Le soleil pur et simple n'a aucun intérêt et la pleine lune n'a aucun charme à moins de se voiler et de se dévoiler tour à tour. À présent le vent d'ouest est passé au grand frais, les nuées ont démarré et c'est le mauvais temps pour la pêche qui s'annonce. Les nuages avaient revêtu la forme d'humbles vieillards lorgnant le fjord par-dessus la cime des montagnes et chuchotant à voix basse. Peut-être n'était-ce que le chuintement provenant de l'abat-toir.

Hier je suis sorti de ma chambre pour rendre visite à Gusi, qui était mal fichu, à ce qu'il m'a dit. Mais le bonhomme ne veut pas entendre parler de médecin. Non, l'auteur des poissons s'occupera de moi, dit-il, et quand mon temps de patauger touchera à sa fin, j'arrêterai de patauger.

Gusi parle sans arrêt de l'auteur des poissons et compare généralement les humains à des poissons hors de l'eau. Nous étions assis dans la cuisine à regarder le fjord par la fenêtre.

Gusi a grandi à l'époque où Noël, c'était un cageot de pommes apporté par le caboteur et où tout semblait grouiller de vie par ici dans le Nord. On a l'impression que Gusi est là depuis que Dieu a appuyé l'index sur la cire encore tiède du pays, l'a pointé vers le fjord et a dit : Que la vie soit ici ! Chaque ferme le long du rivage avait sa rampe d'accostage ou son abri à bateau et un hangar pour travailler le poisson et appâter les lignes. Il m'en a montré les vestiges ici ou là, indiquant quelques bosses de terrain et des panneaux vermoulus près de la mer en disant : D'ici partaient deux chaloupes, et c'étaient tous des cousins à toi, ici se trouvaient les cabanes de pêche. Ils étaient quinze à y habiter. Nous leur étions apparentés par feu ton grand-père Fridrik. Ici ils avaient une vache et quelques moutons. Regarde, ici il y a encore les restes de la vieille cuisinière !

Les hommes se mettaient à plusieurs et sortaient en mer à la rame sur ces petites barques en bois par n'importe quel temps et ils posaient une ligne de chanvre ou remontaient le poisson sur de gros hameçons, deux crocs fixés à une tige de fer ou de bois avec un poids en dessous, et puis ils appâtaient les crocs et pêchaient à la dandinette avec leur fil de chanvre. Et ils n'emportaient jamais de casse-croûte en vertu de quelque superstition selon laquelle c'était mal et ça ne ferait que réjouir le diable. Ils n'employaient jamais le mot « cache » ou « cachot », de peur que cela ne fasse venir un cachalot qui les enverrait par le fond. Je peux m'imaginer Gusi à treize ans, assis à la rame dans une coquille de noix, avec ses grosses mouffes de laine à deux pouces et rien à se mettre sous la dent.

C'était une vie à la dure, mon petit Halldór, dit celui qui en a vu des vertes et des pas mûres pour ce qui est du boulot. Ils se réveillaient à deux ou trois heures du matin si le temps était favorable et commençaient par aller chercher les appâts qu'ils transportaient sur eux, depuis la maison de la Coopérative du fjord de Geirmundur par les chemins caillouteux et les sentiers qui descendent vers la mer jusqu'aux hangars des pêcheurs. Et puis on boettait jusqu'à l'aube à la lueur d'une lampe à huile. On préparait le bateau, on faisait la prière du marin et on sortait à la rame. Gusi affirme qu'il était souvent si fatigué qu'il s'endormait tout en tirant la ligne à main et se réveillait quand un poisson se prenait à l'un des hameçons. Il avait parfois le mal de mer et vomissait sur sa corde de chanvre, sans cesser pourtant de la dandiner. C'est ce qu'il m'a raconté. Et le caboteur qui jetait l'ancre au milieu du fjord n'apportait pas que des cageots de pommes pour Noël.

Quand Gusi était jeune, il lui est arrivé une fois d'être parmi ceux qui allaient, à bord d'une chaloupe, chercher la marchandise. Dans le filet qui descendait du cargo, on voyait briller quelque chose de blanc où dansaient les rayons du soleil et c'était cette chose blanche et luisante que le commerçant du coin avait commandée de la capitale. Mais qu'allait-il faire de cet objet qu'on ne pouvait comparer à rien d'autre à la campagne ? Peut-être était-ce une œuvre d'art ? Gusi ne put s'empêcher de suivre le groupe jusque chez le commerçant pour en avoir le cœur net.

Le marchand avait l'intention de chier dedans.

Non, bordel de merde. Chier ? Dans de la porcelaine ? dit l'un des vieux, le souffle coupé, et les autres estimèrent que c'était de la folie pure que de vouloir faire son caca dans un récipient aussi blanc et reluisant. Mais quand les WC commencèrent à

s'implanter au village pour recueillir les excréments des gens, les petites cabanes du bord de mer disparurent peu à peu et se muèrent en bosses de terrain herbues et panneaux vermoulus.

Dósi est venu en visite et il va rester pour le week-end. Il est arrivé bien pourvu de whisky et de tabac. Ça a été comme si une centaine d'hommes avaient quitté les lieux quand Dósi est parti, et ce n'est pourtant qu'un seul et unique individu. Il y avait une sorte d'impatience qui couvait en lui et, quand la pêche a faibli, il s'est mis à ressasser son intention de s'installer dans l'autre fjord. Nous savions bien qu'ils ne pêchaient pas mieux de l'autre côté, mais il allait s'y rendre : il y avait tout de même plus d'animation là-bas, la télé par câble, c'était moins loin de la ville et des bistrots, et tout à l'avenant.

Je me souviens du jour où Dósi s'est échoué. Il y avait un brouillard si épais en fin de journée qu'on n'y voyait pas le bout de son nez. Dósi s'est trompé de passage pour rentrer et son bateau a heurté un peu le récif d'Enfer. Il m'a appelé à la rescousse car il avait peur d'avoir fait un trou à son bateau, mais ce n'était heureusement pas une grosse fuite. Je l'ai accompagné jusqu'au port où la grue a remonté le rafirot sur le quai. Après cela, ça a été comme si tout se liguaient contre lui dans le coin et il avait toujours l'impression qu'il n'y avait rien à faire ici. C'était la télé qui tombait en panne, ou alors le courant qui était coupé, et Dósi a fini par s'en aller ailleurs. Il a trouvé une grande maison à louer, avec antenne parabolique, et il est peut-être plus heureux que nous tous ici. Qui sait ?

Du temps qu'il fait et de la pêche

Tempête de nord-est aujourd'hui, avec flot de brouillard et crachin ici sur la côte, mais plus clair dans les terres. Tout le monde est resté à terre. Hier nous sommes sortis en mer sur la dorsale de Hámundur. Ebbi a pris un flétan de cinquante kilos et Bensi, qui dandinait sa ligne à côté de lui, a dit que son frère lui avait soufflé le poisson. Sinon, pêche médiocre pour la plupart, sauf pour Gusi. Il est revenu en force après sa méforme et il a ramené huit cents kilos de l'échancrure après le récif d'Enfer. Il se laisse pas abattre, le Gusi.

Ici au foyer, on a joué au whist quand la télé est tombée en panne et Ebbi a raconté l'histoire de quand il était de quart, en route vers les lieux de pêche à bord du chalutier *Dagrún*, et qu'ils avaient heurté une baleine à bosse dormant à la surface. La baleine avait sursauté sous le choc et fait des éclaboussures de colère quand ils l'avaient dépassée. Bensi, comme d'habitude, a ramené sa fraise : cette baleine à bosse n'avait été qu'un mirage vu par Ebbi. Kalli a raconté l'histoire de la femelle de rorqual qui était en chaleur et a tourné vers lui son ventre blanc avant de se trémousser sur le dos. Bensi : l'histoire de la bête qui l'avait tiré vers le large à contre-courant pendant trois heures et qui avait dû être une pieuvre géante, à ce que disait un spécialiste des monstres marins de Reykjavík. Ebbi dit alors que Bensi avait accroché sa ligne au fond.

C'est l'une des énigmes de l'univers : comment ces deux frères, Ebbi et Bensi, arrivent-ils à se supporter ? Ils ne peuvent pourtant pas vivre l'un sans l'autre et il leur arrive même de s'entraider en cas de nécessité. Comme lorsque le casier de poissons balancé sur le quai a cogné Ebbi et cassé ses grosses lunettes, qui depuis lors sont rafistolées avec du scotch. Ebbi ne pouvait pas finir de débarquer son poisson tout seul car il n'y voit goutte sans ses lunettes. Alors Bensi s'y est mis et a aidé son frère. Sinon, on pourrait les croire ennemis jurés, car si Ebbi demande à Bensi de reculer, celui-ci avance. Et si Ebbi a une opinion sur quelque chose, par exemple s'il trouve que le fou de Bassan est un bel oiseau majestueux, Bensi sera catégorique pour affirmer qu'il n'y a pas plus godiche et moche que le fou de Bassan. Une fois, Bensi a emporté en mer un sac plein d'ordures au lieu de celui qui contenait ses provisions pour accompagner le café. Bensi a accusé Ebbi d'avoir placé le sac à ordures devant lui et il a ressassé cela dans le poste émetteur toute la sainte journée, alors qu'Ebbi était totalement innocent.

J'ai vu Bensi pour la première fois quand, adolescent, j'étais venu faire la pêche avec Gusi. J'avais alors eu un sursaut et m'étais demandé où j'avais bien pu voir cet homme-là auparavant, jusqu'à ce que Gusi me mette sur la voie. J'étais sans doute en train de penser aux portraits de Jón Sigurðsson, notre héros de l'indépendance au XIX^e siècle, car c'étaient quasiment les mêmes. Quand Bensi pratiquait la pêche saisonnière dans le Sud du pays à l'époque, les gars l'appelaient toujours le Président. Et si l'on a conservé quelques restes des gènes du président Jón pour le cloner en Bensi, le fait que Jón Sigurðsson soit marin pêcheur à bord d'un petit bateau sur l'océan Arctique sera le signal des temps nouveaux.

Si Ebbi achète quelque chose dans la capitale, ce n'est que de la foutue camelote aux yeux de l'autre, et pourtant ce qui est extraordinaire, c'est que ces deux frères sont totalement dépendants l'un de l'autre. Ebbi n'a jamais passé son permis et c'est Bensi qui conduit. Mais Bensi, en revanche, ne saurait même pas se faire cuire un œuf et ne veut pas entendre parler de l'apprendre. Ebbi est donc le cuistot. C'est pourquoi Bensi laisse toujours son frère débarquer avant lui, pour qu'il puisse rentrer faire la tambouille. Et quand Ebbi a acheté, il y a deux ans, des rideaux pour la fenêtre de la cuisine du foyer, dans le but de l'enjoliver, l'autre a qualifié ça de foutus chichis de bonne femme qui empêchaient de voir le temps qu'il faisait. Ebbi est plus féminin que Bensi. Il a acheté une fois par correspondance le livre *Navires et bateaux d'Islande*, illustré de centaines de photos. C'est ce qu'il regarde tous les jours en disant que tel ou tel vaisseau est joliment structuré et d'autres affreusement moches. Je dois dire, en ce qui me concerne, que la question est plutôt d'établir que les bateaux flottent.

Toujours les mêmes histoires et les mêmes gémissements du vent frais de nord-est.

Quand le philosophe est arrivé dans le coin

Jolie brise soufflant de l'est et mer assez agitée. Pas de coup de chien aujourd'hui. J'ai pris une tonne hier, en trois heures environ. Beau poisson.

En route vers le port, je me suis demandé si ce n'avait été qu'un pur hasard que je fasse cette bonne pêche, sur les bancs de Selbrún. Il me semblait avoir senti quelque chose. Quelque chose m'avait conduit là-bas, peut-être que la journée d'hier était entièrement planifiée. Ou bien n'était-ce que le hasard ? Et alors Gusi, Bensi, Kalli et Ebbi, Sigursteinn le chef de file et sa femme, le pasteur et tous les autres ne seraient ici dans le fjord de Geirmundur que par pur hasard, ou bien était-ce notre destin préétabli ? Et qui est-ce qui décide ? Il m'est venu alors à l'idée la toile d'araignée dans l'entrepôt et je me suis demandé si nous n'étions pas comme les mouches qu'elle attrape et ficelle. Quelqu'un nous a peut-être capturés de même dans une sorte de filet du destin pour nous bloquer dans le fjord de Geirmundur.

Mais non, ça ne tient pas debout. Parce que nous pouvons parfaitement aller ailleurs, comme Dósi, si cela nous chante. Nous devons donc pouvoir choisir aussi, mais est-ce que nous distinguons la toile d'araignée qui nous tient prisonniers ? Peut-être que nul ne la voit sauf Dieu, et possiblement Bensi avec ses grosses jumelles. Par bonne visibilité, il peut voir jusqu'à l'autre fjord.

Je me suis trouvé vachement philosophique quand j'ai posé ce problème le soir au foyer des pêcheurs, mais Bensi a dit que c'était une théorie de pas grand-chose de vouloir comparer les hommes à des mouches. Ebbi a dit qu'il n'avait pas la tête à comprendre ça parce qu'il s'agissait là de philosophie. Or c'est une notion assez bien connue ici, dans le coin. La philosophie.

Je me souviens que j'étais assis sur un tronçon de bois flotté au pied de la grue quand le philosophe est apparu au bout du ponton. C'était probablement un de ces voyageurs qui s'égarèrent au nord de Nasir et ne cessent pas de conduire avant d'être arrivés à notre foyer, là où la route s'arrête. Bensi et Ebbi étaient occupés à bricoler dans leur bateau. Il faisait chaud et le vent était à l'ouest. Le philosophe les a interrogés sur les prises.

Ebbi l'a informé que les hommes pêchaient maintenant le lump au filet et que la pêche avait été bonne au début du printemps et puis avait décliné au fil de la saison.

Bonne pêche ! retentit alors du bateau voisin, tandis que Bensi émergeait du moteur pour dire au bonhomme qu'ici, on n'avait pas vu trace de lump ni d'autre poisson de toute la saison.

Et la ponte des sternes ? demanda encore le philosophe. Il y a beaucoup de sternes qui pondent ?

Oui, Ebbi dit qu'il y avait longtemps qu'on n'avait vu autant d'oiseaux nicher jusqu'au pied des collines comme maintenant. C'était plein cette année.

Des sternes ! a marmonné l'autre, du fond de son moteur. On n'en a pas vu une seule par ici. Quelques oiseaux stériles sont passés au printemps. Ils se sont tous envolés maintenant.

Et puis la conversation est passée aux choses sérieuses de la vie, et Ebbi a demandé si le visiteur avait affaire à la pêche

côtière du côté de la capitale. Le philosophe déclara n'être jamais allé en mer, il faisait des études de philosophie et s'employait à écrire un essai sur un certain Jean Duns Scot qui avait écrit sur la question de savoir si Dieu était l'objet de la théologie ou pas. Et cela se rattachait ensuite à Freud et à ce qu'il avait dit être l'objet de la psychologie, ce qui avait un rapport avec un autre homme, au nom de cimetièrre : Kierkegaard et avec ce que celui-ci avait dit sur le sujet d'étude des philosophes. Je me souviens que le pasteur appelle toujours Freud M. Mousse-noire parce qu'il professait que les hommes étaient pleins d'une écume noire qu'ils pouvaient régurgiter à tout moment. Le prêtre appelait la psychologie la moussenoirologie.

Le philosophe a raconté plein de choses que j'ai oubliées sur ce Jean Duns qui était également spécialiste de la Sainte-Trinité. Quand je lui ai demandé ce que c'était, il a fait la grimace et dit que c'était une affaire compliquée et difficile à se représenter à brûle-pourpoint.

D'autres étaient venus former cercle et fumaient. L'un d'eux demanda au philosophe ce qu'était en fait la philosophie. Eh bien, répondit-il, la philosophie est, par exemple, la mère des sciences.

Et qui est le père ? demanda Ebbi.

Ce que tu peux être puéril, dit Bensi, ne sais-tu pas que la science et la religion n'ont pas de père, tout ça a été conçu par le Saint-Esprit, qui n'a pas de genre. Au même moment, le pasteur a fait son entrée dans le patelin sur son vieux tracteur Ferguson. Il nous a dit qu'il travaillait sur la boîte de vitesses de sa Land Rover. Les cernes de l'insomnie étaient à leur place sous ses yeux et il était en combinaison bleue, maculée de cambouis. La veille, Gusi avait mis de côté pour lui quelques petites morues à faire sécher dans la brise printanière.

Quand on parle du loup..., dit Ebbi. On était justement en train de discuter des choses de l'esprit. Un philosophe est arrivé ici de la capitale !

Je me souviens que le pasteur a dit quelque chose sur des païens en toges déambulant entre des colonnades, cogitant à moitié nus toutes sortes de foutaises, comme, par exemple, que ces morues-là, dit-il en pointant vers le contenu du seau de Gusi, n'en étaient pas, selon les philosophes, mais des images de morues. Tous étaient bien d'accord que c'étaient des conneries.

Non, mais des fois, a dit Ebbi, tu ne vas tout de même pas te mettre à bouffer une image de cabillaud avec de la vraie graisse de phoque, et tous se mirent à rire. Tous sauf le philosophe. Il énonça alors que la philosophie cherchait en tout cas la vérité et ne la fabriquait pas, comme la religion.

Moi, je dirai comme Pilate, fit le pasteur en regardant de ses yeux cernés le philosophe : Qu'est-ce que la vérité ? Mais avant que les choses puissent mûrir davantage, le prêtre était remonté sur son tracteur et avait disparu avec les petites morues et la vérité.

Gusi enfonça du tabac Borkúm dans sa pipe et l'alluma. La brise soufflait de l'ouest, et une senteur de verdure et d'algues planait dans l'air tiède. Les eiders roucoulaient à leurs femelles dans la crique et le ruisseau près des maisons se déversait en postillonnant sur la grève. Je me rappelle bien comment le ruisseau éclaboussait le rivage. Gusi demanda tranquillement au philosophe pourquoi les gens devraient en fait étudier la philosophie.

Le philosophe regarda ses paumes avec sérieux pendant un long moment, comme s'il cherchait vraiment à soigner sa réponse, avant de dire enfin : Je ne sais pas pour les autres, mais moi j'étudie la philosophie pour mieux comprendre le monde.

À ce moment-là, certains levèrent les yeux vers les montagnes et virent à quel point la douceur du temps avait dégelé le bord des ravines, d'autres scrutèrent le fjord et virent où la vague se brisait sur l'écueil, ce qui laissait prévoir du mauvais temps pour la pêche, et puis Ebbi et Bensi échangèrent un regard avant de tourner les yeux vers le philosophe et l'un des deux lui dit : Qu'est-ce que c'est donc, mon gars, que tu ne comprends pas ?

Enterrement de Snæfrídur et méditations sur l'autre monde

Le temps n'est pas bon pour la pêche, ces derniers jours. Le vent a soufflé sur ce fjord, de l'ouest et du nord-ouest. Les phoques débaroulent sur les récifs et attendent un miracle. La course des nuages fait penser aux images pieuses du catéchisme que l'on collectionnait étant enfants et où le Christ est sur le point de descendre des cieux. Ce sont d'épais coussinets blancs avec des interstices de bleu printanier. Nul Christ n'est pourtant parvenu jusqu'ici, ni d'autres voyageurs. En revanche, la vieille Snæfrídur de Kúvíkurnes a atteint le bout de sa route. Elle a été enterrée dimanche et nous, les petits pêcheurs côtiers, avons tous assisté à la cérémonie.

Le corps de la vieille Snæfrídur était plié en deux après une dure et longue vie qu'elle avait passée courbée à étaler les morues salées au soleil, à traire les vaches et à s'occuper de ses treize enfants, qui sont tous arrivés à l'âge d'homme. Cette vieille femme ratatinée, que la vie avait pour ainsi dire pliée et tordue pour en faire un grand point d'interrogation, avait, à ce qu'on dit, continué de tricoter jusqu'à la fin et sans doute rendu l'âme à mi-chaussette.

Le vieux couple, Snæfrídur et Thorsteinn, occupait le sous-sol de la ferme de Kúvíkurnes où vivaient leur fils et sa famille. C'est bien tristounet maintenant chez le vieux Thorsteinn. Il est certes atteint d'une espèce de sénilité mais il se souvient

pourtant d'une foule de ballades et de strophes de l'ancien temps. Thorsteinn s'est étonné pendant longtemps du fait que sa Snæfrídur ne voulait pas se réveiller, prendre ses aiguilles à tricoter ni rien. Quand les gens de la ferme lui ont dit que Snæfrídur était morte, il a eu ces mots : Ah, elle est morte ? C'est la première fois que ça lui arrive.

Et c'est qu'il avait raison, le vieux Thorsteinn.

Le bout de pré autour de l'église était devenu verdoyant, la mer au-delà était bleue et le ciel, avec ses coussinets blancs, était prêt pour le Christ. La mer était assez grosse et le grondement du ressac se mêlait au sermon du pasteur qui parlait de la vie future et de l'importance d'avoir étanché sa soif à l'eau de la vie comme la défunte Snæfrídur, avant d'arriver dans l'au-delà.

Les moutons bêlaient et broutaient l'herbe autour de l'église et l'on pouvait bien s'imaginer que c'étaient des anges.

Ebbi et Bensi font partie du chœur, outre deux couples qui viennent de la campagne, et c'est incroyable à quel point leurs voix sont bien accordées quand ils chantent. Bien que tout le reste dans la façon d'être des deux frères soit antagoniste et contradictoire, c'est à croire que la merveilleuse harmonie engendrée par leurs voix efface toutes les oppositions. Debout près de l'orgue, ils sont comme deux algues ondoyant près du rivage en parfaite synchronisation et le cœur de l'église se met à battre, projetant la prière dans la voûte au-dessus. Assis à côté de moi, Gusi chantonnait à l'unisson. Comment arrangerait-il l'église si sa religion avait son mot à dire ? Un grand flétan luisant en guise de retable et une peau de phoque étirée et punaisée sur la croix ?

C'est ainsi qu'on a chanté dans une petite église en bois au bord de l'océan, le ressac accompagnant chaque verset et un rayon de soleil, traversant le voile des nuages, s'est posé sur les îles au large.